



Retrouver Albert Dasnoy

COMMUNICATION DE JACQUES DE DECKER

À LA SEANCE MENSUELLE DU 13 OCTOBRE 2012

Il n'est pas de mon intention de vous présenter une communication savante, c'est plutôt l'absence de cette approche à propos du sujet que j'aborde qui m'a déterminé à vous proposer cette intervention. Je vais vous parler de quelqu'un que certains d'entre vous ont connu, même bien connu, mais, — comme dit la chanson, œuvre d'un artiste au grand âge mais toujours créatif, je pense à Charles Aznavour, — « que les moins de vingt ans ne peuvent pas connaître », en raison de cette amnésie négligente qui caractérise notre époque plus équipée pourtant de mémoires que jamais. Mais ce sont des mémoires qui, à force de tout absorber, ne distinguent plus rien, et n'ont plus la moindre notion de la hiérarchie des savoirs. Ainsi, sur Wikipédia, la nouvelle encyclopédie universelle qui donne le ton, l'homme dont je vais vous parler, a droit à moins de dix lignes. La seule information consistante dont on dispose à son sujet est sa notice sur le site de l'Académie royale de Belgique, que l'on doit à son excellente consœur dans la compagnie, qui est aussi la seule exégète de l'ensemble de son œuvre, la très regrettée Eugénie De Keyser, disparue il y a quelques mois dans une discrétion qui lui ressemblait bien.

On aura compris que je veux parler d'Albert Dasnoy, né à Lierre en 1901, mort à Boitsfort en 1992. J'ai le sentiment qu'en le citant, je le ramène du royaume des ombres errantes, alors qu'il est l'un des esprits les plus éclairés du siècle passé, à la fois peintre et écrivain, à égalité de talent dans les deux domaines. On sait peu d'exemples de ce type d'équilibre : Eugène Fromentin était meilleur littérateur que plasticien, en dépit de la façon dont il évaluait ses deux dispositions, à l'inverse de Jacques-Émile Blanche, qui s'estimait plus la plume que le pinceau à la main, alors qu'il était le meilleur portraitiste de son temps. Je ne vois pour ma part qu'un

artiste où les deux facettes s'équivalaient, c'est le Suisse Félix Vallotton, dont malheureusement l'œuvre littéraire est largement méconnue.

Dasnoy, dès sa jeunesse, se voulait peintre puisqu'il avait fait ses études à l'Académie de Bruxelles, dans la classe d'Herman Richir, au grand dam de son père, commissaire de l'Hôtel des Monnaies, qui aurait préféré qu'il devînt fonctionnaire, ce qui fut le cas, lorsqu'à l'approche de la cinquantaine il fut nommé conseiller artistique à l'administration des Beaux-Arts de Belgique, époque à laquelle je commençai à entendre mentionner son nom. Mon père appréhendait sa visite dans son atelier : Albert Dasnoy allait-il faire acquérir une de ses toiles par l'État ? J'ai beau creuser mes souvenirs : je ne crois pas que cela ait été jamais le cas, ce qui n'empêchait pas l'auteur de mes jours de le tenir en très haute estime en tant que confrère.

Promenons-nous dans cette œuvre picturale, avec Eugénie De Keyser pour guide. Elle commence sa monographie sur Dasnoy en parlant abondamment, et en romancière qu'elle était par ailleurs, des « Garden party » qui furent les premiers thèmes de prédilection du débutant de vingt ans et des poussières que son maître Richir invitait auprès de ses amis, les dimanches à la belle saison. De Keyser s'amuse à décrire ces ambiances que Dasnoy reproduisit maintes fois :

On y rencontrait des femmes charmantes, de brillants causeurs, des mondains, des artistes, on parlait, on riait, on flirtait autour de tasses de thé, de rafraîchissements, de repas servis par petites tables. Les groupes s'organisaient et se défaisaient suivant le bon plaisir de chacun. Le temps passait sans qu'on s'en aperçoive. On découvrait une détente qui excite l'esprit et facilite toutes sortes de rencontres, ce qu'ailleurs on n'aurait pas manqué d'appeler paresse se nommait ici disponibilité, accueil, joie de vivre. Le contraste avec l'ennui du ministère et le sérieux de la maison ajoutait encore au charme de ces réunions en plein air où rien ne se faisait entendre que le murmure des conversations, parfois un éclat de rire ou quelques notes de musique¹.

¹ Eugénie De Keyser, *Albert Dasnoy, le plaisir de peindre et le tourment d'écrire*, Bruxelles, Ministère de la Communauté française, 1981, p. 14.

Si j'ai fait tant de place au commentaire d'Eugénie De Keyser, c'est qu'il témoigne d'une volonté que l'œuvre picturale recèle, à savoir l'élucidation d'un spectacle du monde à première vue superficiel, voire frivole, mais que l'observateur prend « au sérieux ». Comme le faisait Proust, en fait, lorsqu'il tirait la substance de son roman de la comédie dérisoire des jeux sociaux dont il était autant le témoin que le protagoniste. Cette analogie répond à une interrogation. Le jeune Dasnoy, dont l'œuvre picturale abandonnera cette insouciance par la suite, n'est-il toujours qu'en germe à ce stade, ou déjà présent dans ce que sa quête aura de fondamental ? La réponse est qu'il est là, dans la restitution de ces scènes de la vie bourgeoise mâtinée de sophistication culturelle. On en trouvera l'explication dans trois articles² parus plus d'un demi-siècle plus tard dans la *Revue générale* et qui sont la mise en forme de communications prononcées dans notre Académie-mère, toutes axées sur le sacré, et particulièrement l'un d'entre eux qui, sous le titre « Sur les cheminements du sacré », porte principalement sur Henry James et Marcel Proust. Or, ces toiles de jeunesse ne pourraient-elles pas illustrer le *Portrait of a Lady* de l'un ou *Un amour de Swann* de l'autre ? Pas seulement par le sujet, mais par l'approche du sujet. La solitude de cette jeune femme à l'avant-plan, sa perplexité, comment nous parviennent-elles, sinon par un truchement singulier qui est celui de l'art, dont James disait, et c'est Dasnoy qui le cite : « Les choses qu'on peut à peine exprimer, — je veux dire, exprimer sur le moment —, ces choses-là c'est l'art qui en parle. C'est pourquoi je l'adore de plus en plus³. » James, nous dit-il, utilisait le terme « sacré » comme un mot-talisman, et il cite des exemples : « silence sacré », « la petite émotion sacrée », « les jours sacrés », ceux où son inspiration avait été particulièrement fertile, « la petite plume sacrée » qu'il va pouvoir saisir bientôt. Cette même aspiration, il la décèle chez Proust, qui voyait dans la musique, comme Dasnoy le rappelle littéralement, « l'approximation la plus hardie des allégresses de l'au-delà⁴ ». Le même Proust, nous dit-il, voyait dans la petite phrase de Vinteuil « un des plus nobles autels où pût s'accomplir une

² Albert Dasnoy, « Réflexion sur le réveil du sacré », *Revue générale*, n° 2, février 1979, p. 23-34 ; Id., « Sur les cheminements du sacré », *Revue générale*, n° 11, novembre 1979, p. 29-43 ; Id., « Le monde moderne et le sacré », *Revue générale*, n° 6/7, juin-juillet, 1980, p. 37-51.

³ Albert Dasnoy, « Sur les cheminements du sacré », *art. cit.*, p. 37.

⁴ *Ibidem*, p. 38.

cérémonie surnaturelle⁵ ». Non, ces cinq à sept sous les frondaisons qu'il se plaît à refléter sur la toile sont déjà le témoignage d'un talent chez qui, comme chez aucun peintre d'ici, mais bien chez un André Lhote en France, dont je vous rappelle qu'il était lié à notre consœur Louis Dubrau, peinture et littérature marchent l'amble.

Cette orientation va s'accroître chez lui lorsqu'il s'attachera à des motifs discrets, tenus pour négligeables, sur lesquels l'attention ordinaire ne s'attarde guère, mais dont la peinture belge offre quelques exemples, pensons à un Louis Thevenet par exemple. Il y a cette très émouvante table à écrire, où les instruments de l'écrivain se bousculent sur un petit espace, un peu comme, dans un autre tableau, s'accumule face à la fenêtre l'arsenal d'une cuisine. Mais, surtout, il y a l'étrange incursion dans la chambre de la malade, où une femme, assise près du lit vide et défait, interroge du regard l'intrus, qui vient d'entrer par la porte entrebâillée que l'on perçoit dans le miroir. Là, toute une épaisseur romanesque se déploie. L'inconnue est-elle la malade entrée en convalescence, ou une parente attardée près d'un lit dont l'occupant a été déplacé ailleurs, vers on ne sait quelle funeste destination ? Peinture intimiste, animiste, dont voilà un chef-d'œuvre.

L'œuvre est tardive, on y constate une maturité qui n'est pas seulement celle d'un peintre mais, on le verra, d'un écrivain et penseur qui, lorsqu'il la crée, a cinquante ans d'expérience créatrice et intellectuelle derrière lui, parcours qui n'aura cessé d'être une dialectique entre l'écritoire et le chevalet. Parce que le jeune Dasnoy est devenu très tôt le commentateur du travail des autres : il écrit dans les meilleures tribunes de la vie culturelle à l'époque, dans *Le XX^e siècle*, dans *Le Rouge et le Noir*, plus tard il rejoindra l'équipe du *Journal des Beaux-Arts* et des *Carnets du Séminaire des Arts*, qu'il serait bon que nos jeunes chercheurs en histoire de l'art se mettent à éplucher, ce qui leur permettrait de s'éloigner des chemins battus des avant-gardes, devenus les nouveaux académismes institutionnels. Il y a quelque chose de fascinant dans l'aisance qu'a Dasnoy de passer ainsi de la pratique à la théorie, de l'artisanat à la mise en perspective intellectuelle, ce qu'il va accomplir avec de plus en plus de maîtrise et d'ambition. C'est comme si l'un contrebalançait l'autre, en étant l'hygiène compensatrice en quelque sorte. Les années heureuses de

⁵ *Ibidem*, p. 39.

son mariage avec une épouse que la maladie lui arrachera après huit ans d'union et la naissance de trois enfants se marqueront par des célébrations simples, candides, de visages juvéniles et du cadre de vie offert par Bruxelles, où il habite durant quelques années, à deux pas du Palais des Académies, à l'avenue Marnix. Peignant des boulevards non encore éventrés par les travaux préluant à l'Expo 58, des sites qui ont été défigurés depuis, comme la porte de Namur, il témoigne d'un Bruxelles de jadis, dont ses tableaux conservent la poésie. Mais il ne s'en tient pas au centre ville, puisqu'il va bientôt s'installer à Uccle, au Kamerdelle, avant de jeter son dévolu sur la rue de Middelbourg, à Boitsfort, et là il se révèle, comme Rik Wouters, un chanteur de la banlieue dans cette lisière citadine, non loin de la forêt. Paysagiste essentiellement urbain, il s'attache à restituer cette vie quotidienne qui le fascine, mais qu'il considère souvent comme en plongée, parce qu'il aime l'observer d'un balcon, dans une perspective qui n'est pas très différente de celle du conteur. Peinture narrative, indéniablement, qui révèle que l'on a plus affaire à un historien du quotidien qu'à un contemplatif.

L'historien en lui piaffe, effectivement, et cherche ses assises. Il va les trouver dans la mythologie grecque, à laquelle il consacre un premier livre à part entière, si l'on excepte un essai⁶ que dès 1936 il a dédié à son ami le peintre Hippolyte Daeye. Ce sera *Les Dieux et les Hommes* qui est vraiment ce que l'on appelle un démarrage foudroyant parce qu'il s'y attaque à des préoccupations qui ne cesseront de le hanter : la liaison entre le sacré et le violence, tandem à propos duquel les travaux de René Girard, plus de vingt ans plus tard, vont le passionner, et aussi le rapport que nous entretenons avec le passé, pour le meilleur et pour le pire. Dans la présentation d'une réédition de *Les Dieux et les Hommes*, dont la version initiale, parue en 1945, était devenue introuvable, ce qui incita les éditions Le Cri à le ressortir en l'an 2001, son fils, Philippe Dasnoy relate les circonstances où ce livre vit le jour. Revenant d'un exode qui ne l'avait pas mené très loin, Albert Dasnoy trouve refuge dans l'appartement de l'avenue Marnix qu'il avait transformé en atelier. Savourant un peu de tranquillité après l'expérience qu'il vient de traverser, il s'immerge dans un essai sur la tragédie d'Eschyle. Philippe Dasnoy ne trouve rien d'étonnant à ce comportement de son père :

⁶ Albert Dasnoy, *Hippolyte Daeye*, Bruxelles, Les Cahiers de Belgique, 1936.

C'était bien dans sa manière. Je lui ai toujours connu cette capacité de détachement qui surprenait ses amis, qui pouvait passer, aux yeux de certains, pour de l'indifférence, qui l'était en partie, mais qui était aussi sa grande force. Déjà, près d'un an auparavant, le jour même de l'agression allemande contre la Pologne, quand la guerre était devenue brutalement une certitude, il avait noté : « Pour échapper à l'obsession de la guerre, j'ai fait une petite peinture représentant des femmes cueillent des fruits sur un arbre. C'était le sujet le plus pacifique que j'aie pu imaginer⁷. »

C'est un livre fondateur à bien des égards que ce petit volume. Il cherche à baliser les bases même de notre culture, et il le fait avec un grand talent pédagogique et dans le même temps il parfait sa propre écriture qui pourra, à partir de là, s'attaquer aux grands sujets originaux qu'il va aborder, avant d'aboutir, suprême aboutissement, à la fiction. Qu'on en juge par ce passage du portrait d'Hermès :

Sans cesse occupé d'annoncer et de convaincre, il a inventé le langage. Non pas le langage bref et orgueilleux des dieux, ni celui des poètes, mais le langage exact qui nomme toute chose, l'éloquence qui démontre et persuade. Et il a enseigné aux hommes l'écriture, qui unit les esprits. Aussi cet universel auxiliaire des dieux et des hommes n'en siège-t-il pas moins sur l'Olympe parmi les douze divinités suprêmes, car sachant tout des êtres et de leur commerce, il a conçu des pensées plus profondes qu'aucun dieu n'avait fait avant lui.⁸

Difficile de ne pas se dire que s'exerçant de la sorte à ses propres « Mythologiques », il ne se soit pas, lui aussi, Hermès de sa propre cause, inventé un langage qui allait lui permettre de s'engager dans d'ambitieux travaux. Il s'agira notamment de trois importants essais : *Les Beaux Jours du Romantisme belge* (1948), *Le Prestige du Passé*, qui paraîtra chez Gallimard en 1959 et son *Exégèse de la peinture naïve* (1970).

Le premier des trois est l'étude d'un cas d'école. L'examen de la référence au passé sera l'un des axes de la pensée de Dasnoy. Il s'est demandé de façon continue

⁷ Philippe Dasnoy, « À propos de ce livre... » dans Albert Dasnoy, *Les Dieux et les Hommes*, Bruxelles, Éditions Le Cri, 2001, p. 18.

⁸ Albert Dasnoy, *Les Dieux et les Hommes*, éd. cit., p. 58.

en quoi ce retour en arrière, ce recours à la tradition pouvaient enrichir réellement l'expérience artistique. À bien y regarder, cette interrogation vient à son heure. Aucune des révolutions artistiques du XX^e siècle ne lui était étrangère, il ne cessa, surtout lorsqu'il fut chargé d'intervenir au nom des pouvoirs publics dans la vie artistique, de marquer une évidente attention pour les tentatives de l'art expérimental. Ce souci d'objectivité, par ailleurs, s'est accompagné chez lui d'un questionnement personnel sur sa position individuelle d'artiste, qui, pour sa part, ne rompait pas en visière avec ce qui l'avait précédé. Comment expliquer ce conservatisme ? Il va s'y employer en étudiant d'abord ce qui s'était passé en Belgique au tout début de son histoire. Le diagnostic concernant cet espace-temps très particulier n'est pas édifiant, c'est le moins qu'on puisse dire. Paul Fierens, qui préface cette très brillante et souvent ironique étude intitulée *Les Beaux Jours du Romantisme belge*, trouve qu'il n'y a « rien de plus touchant que la sympathie qu'il se voit contraint de manifester aux ténors d'un art dont le sien est la négation⁹ ». La remarque est fondée, il n'y a rien de plus opposé à la rhétorique redondante de ceux qu'il analyse que l'intimisme de Dasnoy, mais il n'empêche que lui aussi, à sa manière, se réfère à une esthétique où des gens comme Bonnard ou Marquet l'ont précédé.

L'essentiel du livre n'est pas là : il réside dans sa part historique. La Belgique naissante qu'il nous décrit avec une verve souvent drôle n'était peut-être pas (encore) une grande nation picturale (Ensor, Khnopff, Spilliaert, tant d'autres viendraient plus tard), mais il se pourrait, comme s'aventure à le dire Fierens, que les chefs-d'œuvre s'y élaboraient ailleurs, sur le terrain politique, pour déboucher sur une constitution jugée exemplaire à l'époque, même si elle en a vu des vertes et des pas mûres depuis... Mais trêve de plaisanterie : ce petit livre est riche en mini-monographies de peintres que nous ne connaissons que par leurs noms (Madou, Gallait, Verboeckhoven) dont nos rues ont été affublés, et qui valent mieux que d'être associés à des embarras de circulation ou à des travaux de voirie entrepris à la hâte à l'approche d'élections communales.

Les Beaux Jours du Romantisme belge a fait de Dasnoy un essayiste à part entière, dont la méthode est plus anglo-saxonne que française. Parce que son

⁹ Paul Fierens, « Préface », dans Albert Dasnoy, *Les Beaux Jours du Romantisme belge*, Bruxelles, Éditions Jaric, 1948, p. 7.

propos se permet digressions et fantaisies, parce qu'il ne tient pas à ce que son livre ait l'air d'une rigoureuse étude autorisée (il n'aura jamais le goût des appels de notes, par exemple), il y emprunte volontiers des chemins de traverse, s'attarde à des récits, à des descriptions, à des considérations qui sont souvent des interrogations personnelles comme dans ce passage, qui glisse la confession d'incertitudes intimes dans une étude où, par ailleurs, il a le souci de l'objectivité :

La critique a, sans doute, considérablement épuré la notion de l'art, depuis cinquante ans. Mais pour l'artiste lui-même, il se débat dans une confusion grandissante : nul ne songe à examiner quelle devrait être la condition des hommes appelés à répondre à ces exigences si lumineusement reconnues. Nul ne s'avise de dégager l'art, d'abord, de l'incohérence où le maintiennent mille conventions désuètes, et les machinations des marchands de tableaux, et les ingénieux exercices de la critique, et le snobisme, et le mensonge inhérent à toute carrière artistique¹⁰.

Et il poursuit un peu plus loin :

Et l'art occupe dans nos sociétés une place trop ambitieuse pour qu'il soit possible de le traiter comme un phénomène aussi délicat. Résignons-nous à le voir entraîné dans la confusion de nos désordres, monstrueux mélange d'impuissance, de malentendus et d'audaces, où l'apparition de la beauté est des plus aléatoire, et même, le plus souvent, incidente¹¹.

On sent, dans cette méditation glissée entre les pages d'une étude au thème précis, que Dasnoy est mûr pour se livrer à de plus vastes réflexions, qui relèvent manifestement de la philosophie de l'art. Ce sera l'enjeu des deux livres qui suivront, dont l'un, monumental, est ce qu'il a réalisé de plus accompli dans le registre de l'essai, mais dont l'autre, plus modeste, ne doit pas être tenu pour négligeable.

Le Prestige du Passé est un travail submergeant d'érudition, et vertigineux par sa profondeur. Il va au noyau du problème. L'art étant ce qui reste, qu'est-ce qui

¹⁰ Albert Dasnoy, *Les Beaux Jours du Romantisme belge*, op. cit., p. 129.

¹¹ *Ibidem*.

lui confère pour autant son prestige. N'est-il pas usurpé, ou convenu ? Et où l'artiste peut-il trouver l'énergie de faire du neuf, quand un tel héritage l'écrase ? Ces questions que nous résumons outrageusement, il les traque à travers les âges, les continents et les civilisations, se fondant sur une culture phénoménale et jamais empruntée, mais assimilée, digérée, rendue à chaque fois fertile. Dasnoy n'accumule pas vainement le savoir, il le capture vivant en quelque sorte, ce qui rend ce qui aurait pu être un pesant traité extraordinairement dynamique. Il aurait fallu que je consacre toute cette communication — au moins — à ce maître-livre pour lui rendre réellement justice. Qu'on en juge par ce parallélisme qu'il esquisse entre le rayonnement de la Grèce dans sa zone d'influence et celui de l'Europe dans le monde, phénomène dont nous vivons peut-être aujourd'hui l'extinction :

La victoire de ce petit peuple intelligent et remuant sur l'immense Asie, préfigure celle que le plus petit des continents devait remporter sur les quatre autres, deux mille ans plus tard. Et comme la Grèce, avant son brusque essor, s'était assimilée le vieux savoir de l'Égypte et de la Chaldée, ainsi l'Europe avait reçu, durant les siècles qui précédèrent la Renaissance, les enseignements de la Chine, de l'Inde et des Arabes¹².

On voit avec quelle aisance Dasnoy brasse les grands courants culturels, et combien il nous les rend clairs et tangibles : tout l'ouvrage est de cette tenue.

Mais il n'était pas que penseur et, même, se méfiait de la complaisance intellectuelle. Cela explique peut-être la curiosité qu'il avait de l'art naïf et l'affection qu'il lui portait. Lui qui était l'opposé d'un naïf savait qu'il ne pourrait créer sans retrouver en lui cette part d'innocence indispensable au processus artistique. Il était fasciné dès lors par ces peintres non professionnels, qui ne s'embarraient pas des inquiétudes et des ambitions de ceux qui avaient fait un métier de leur passion et il leur a consacré une *Exégèse de la peinture naïve*. On l'a vu déjà, Dasnoy est une illustration de l'adage selon lequel peu de culture éloigne de la simplicité et que beaucoup y ramène.

Est-ce la raison pour laquelle il changea une fois encore de terrain d'action pour sonder sa part d'imaginaire, le tréfonds de son inventivité propre ? Il se fait

¹² Albert Dasnoy, *Le Prestige du Passé*, Paris, Gallimard, 1959, p. 150.

que dans son âge mûr il se découvrit conteur. Et c'est à cette occasion que nos voies se sont croisées. En 1968, il publie son unique et magistral recueil de contes *La longueur du temps*¹³, et, jeune lecteur tout juste diplômé de l'Université, ce livre me tombe sous les yeux. On peut parler de coup de foudre. Je lui consacre un article, paru je ne sais plus où, et l'envoie à l'auteur, qui me répond le 11 juillet 1969 en confiant : « Ce qui m'a passionné en écrivant ces contes, c'est d'introduire dans des trames imaginaires toute l'expérience et la réflexion de ma vie, ces trames ayant été choisies et imaginées avec le pressentiment qu'elles s'y prêteraient. »

Lorsque le livre serait réédité par Jacques Antoine en 1976, je lui reconsacrerais un article, dans *Le Soir* cette fois. C'est peut-être parce que j'avais manifesté à ce livre une dévotion réitérée qu'au moment des quatre-vingts ans de Dasnoy, on me demanda, dans le cadre d'une séance des Midis de la Poésie, d'évoquer l'un des multiples volets de sa personnalité, à savoir celle du conteur. Le texte ayant paru dans la *Revue générale* sous le titre « Albert Dasnoy, mesureur de la longueur de temps », permettez-moi d'en citer un extrait :

Dès qu'il prend la plume pour nous parler de lui, Albert Dasnoy s'aventure en des contrées connues de lui seul, nous entraîne dans des régions imaginaires qu'il se plaît à nous détailler par le menu, convaincu qu'il ne peut se fonder sur aucune connivence pour nous assurer leur existence. Dès les premières lignes du premier conte, il nous est parlé du soleil à son déclin, et nous est donné du même coup le mobile de cette mutation intérieure. Arrivé à un âge où le terme du voyage paraît hypothétiquement plus proche que son point de départ, des questions s'imposent avec une urgence qu'elles n'avaient pas comportée auparavant.

Peintre avant toute chose, Albert Dasnoy s'était jusqu'alors essentiellement déployé dans l'espace, comme s'il lui était donné de le rendre éternel. Souverainement s'impose à lui l'idée de sa finitude. Une autre priorité alors prend le pas sur le reste : la conquête, la maîtrise, l'appriivoisement du temps. Rien n'étant jamais fortuit, le choix du titre général de ces contes s'imposera d'avance : *La longueur du temps* accuse, par ses syllabes amples, le sens de l'expression. Pour la

¹³ Id., *La longueur du temps*, Bruxelles, Éditions Laconti, 1968 ; nouvelle édition augmentée, Bruxelles, Éditions Jacques Antoine, 1976.

plupart des personnages qu'il mettra en scène, il s'agira de faire en sorte qu'ils trouvent le temps long mais non, comme l'expression familière nous le suggère, pour y puiser l'ennui, bien plutôt pour le savourer, ce temps.¹⁴

Ai-je assez rappelé ce grand sage à votre bon souvenir ? Pour finir, une dernière citation, tirée d'un des trois articles sur le thème du sacré, préfiguration d'un livre qu'il ne put achever, et qui aurait sans doute eu l'ampleur de *Prestige du Passé*. On verra que cet inlassable questionneur était une manière de prophète, tant on a l'impression qu'il y a un tiers de siècle d'ici, il nous appelait à la vigilance.

(...) Ce n'est plus de l'éternelle et incurable déficience de la nature humaine que vient la menace, mais au contraire des hauts faits de son génie prométhéen et de la situation créée par l'explosion d'un essor économique et technologique qui certes fait honneur à son énergie, mais dont il y a présentement à payer la terrible rançon. Le monde moderne, édifié dans l'espace de deux siècles par la rationalité occidentale et le capitalisme, et dont l'aventure s'est étendue à l'humanité, est durement mis en accusation à la suite de ces déconvenues. Des griefs qui lui sont faits, nous n'avons à retenir ici que ceux qui concernent les atteintes portées à la dignité de la vie. Dans la soumission de nos sociétés industrielles aux lois d'airain de la croissance économique, s'est manifesté un principe d'asservissement qui, agissant avec une puissance sans précédent sur les populations intéressées, a pris l'expérience humaine au dépourvu et paralysé longtemps ses défenses. Et nous ne parlons pas seulement ici du sort fait aux prolétariats des usines et des bureaux; les atteintes sont plus générales et plus profondes: c'est la « qualité d'homme » qui est mise en péril par les impératifs outranciers de l'efficacité pratique et du rendement¹⁵.

Copyright © 2013 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

¹⁴ Jacques De Decker, « Albert Dasnoy, mesureur de la longueur de temps », *Revue générale*, n° 12, décembre 1981, p. 50-51.

¹⁵ Albert Dasnoy, « Sur les cheminements du sacré », *Revue générale*, n° 11, novembre 1979, p. 42-43.

Pour citer cette communication :

Jacques De Decker, *Retrouver Robert Dasnoy* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 2012. Disponible sur : <www.arlfb.be>